

Texte 1. Suétone, *Vie de Titus*, (119-122)

Titus reginam Berenicen statim ab Urbe dimisit invitum invitam.

Aussitôt, Titus éloigna la reine Bérénice de Rome malgré lui et malgré elle.

Texte 2. Louis Aragon, incipit d'*Aurélien* (1944)

La première fois qu'Aurélien vit Bérénice, il la trouva franchement laide. Elle lui déplut, enfin. Il n'aima pas comment elle était habillée. Une étoffe qu'il n'aurait pas choisie. Il avait des idées sur les étoffes. Une étoffe qu'il avait vue sur plusieurs femmes. Cela lui fit mal augurer de celle-ci qui portait un nom de princesse d'Orient sans avoir

l'air de se considérer dans l'obligation d'avoir du goût. Ses cheveux étaient ternes ce jour-là, mal tenus. Les cheveux coupés, ça demande des soins constants. Aurélien n'aurait pas pu dire si elle était blonde ou brune. Il l'avait mal regardée. Il lui en demeurait une impression vague, générale, d'ennui et d'irritation. Il se demanda même pourquoi. C'était disproportionné. Plutôt petite, pâle, je crois... Qu'elle se fut appelée Jeanne ou Marie, il n'y aurait pas repensé, après coup. Mais Bérénice. Drôle de superstition. Voilà bien ce qui l'irritait.

Il y avait un vers de Racine que ça lui remettait dans la tête, un vers qui l'avait hanté pendant la guerre, dans les tranchées, et plus tard démobilisé. Un vers qu'il ne trouvait même pas un beau vers, ou enfin dont la beauté lui semblait douteuse, inexplicable, mais qui l'avait obsédé, qui l'obsédait encore :

Je demeurai longtemps errant dans Césarée...

En général, les vers, lui... Mais celui-ci lui revenait et revenait. Pourquoi ? c'est ce qu'il ne s'expliquait pas. Tout à fait indépendamment de l'histoire de Bérénice...l'autre, la vraie... D'ailleurs il ne se rappelait que dans ses grandes lignes cette romance, cette scie. Brune alors, la Bérénice de la tragédie. Césarée, c'est du côté d'Antioche, de Beyrouth. Territoire sous mandat. Assez moricaude, même, des bracelets en veux-tu en voilà, et des tas de chichis, de voiles. Césarée... un beau nom pour une ville. Ou pour une femme. Un beau nom en tout cas. Césarée... Je demeurai longtemps ... je deviens gâteux. Impossible de se souvenir : comment s'appelait-il, le type qui disait ça, une espèce de grand bougre ravagé, mélancolique, flemmard, avec des yeux de charbon, la malaria... qui avait attendu pour se déclarer que Bérénice fût sur le point de se mettre en ménage, à Rome, avec un bellâtre potelé, ayant l'air d'un marchand de tissus qui fait l'article, à la manière dont il portait la toge. Tite. Sans rire. Tite.

Je demeurai longtemps errant dans Césarée...

Ça devait être une ville aux voies larges, très vide et silencieuse. Une ville frappée d'un malheur. Quelque chose comme une défaite. Désertée. Une ville pour les hommes de trente ans qui n'ont plus de cœur à rien. Une ville de pierre à parcourir la nuit sans croire à l'aube. Aurélien voyait des chiens s'enfuir derrière les colonnes, surpris à dépecer une charogne. Des épées abandonnées, des armures. Les restes d'un combat sans honneur

Texte 3. Marguerite Duras, *Césarée*, court métrage, (1978)

Césarée, en Israël, est le nom d'une ville antique et moderne. Dans Bérénice, Antiochus dit dans une tirade : « Je demeurai longtemps errant dans Césarée » (I,4)

Césarée... Césarée... L'endroit s'appelle ainsi, Césarée... Césarée... Il n'en reste que la mémoire de l'histoire... et ce seul mot... pour la nommer... Césarée... La totalité... Rien que l'endroit et le mot... Le sol... Il est blanc... De la poussière de marbre mêlée au sable de la mer... Douleur... L'intolérable... La douleur de leur séparation... Césarée... L'endroit s'appelle... Césarée... Césarée... L'endroit est plat, face à la mer... La mer est au bout de sa course, elle frappe les ruines, toujours forte... Là, maintenant, face à l'autre continent déjà... Bleues, les colonnes de marbre bleu, jetées là, devant le port... Tout... Détruit... Tout a été détruit... Césarée... Césarée... Capturée... Enlevée, emmenée en exil sur le vaisseau romain, la reine des Juifs... La femme reine de la Samarie... Par lui, le criminel, celui qui avait détruit le temple de Jérusalem... Et puis, répudiée... L'endroit s'appelle encore Césarée, Césarée... La fin de la mer... La mer qui cogne contre le désert... Il ne reste que l'histoire... Le tout... Rien... Que cette rocaille de marbre sous les pas, cette poussière, et le bleu des colonnes noyées... La mer a gagné sur la terre de Césarée... Les rues de Césarée étaient étroites, obscures... La fraîcheur donnait sur le soleil des places... l'arrivée des navires et la poussière des troupeaux... Dans cette poussière on voit encore, on lit encore la pensée, des gens de Césarée... Le tracé des rues des peuples de Césarée... Elle, la reine des juifs, revenue là... Répudiée, chassée, pour raison d'Etat... Répudiée pour raison d'Etat... Revient à Césarée... Le voyage sur la mer dans le vaisseau romain... Foudroyée par l'intolérable douleur de l'avoir quitté, lui, le criminel du temple... Au fond du navire, repose dans les bandelettes blanches du deuil... La nouvelle de la douleur éclate et se répand sur le monde... La nouvelle parcourt les mers... Se répand sur le monde... L'endroit s'appelle Césarée... Césarée... Au nord, le lac Tibériade... Les grands caravansérails de Saint Jean d'Acre... Entre le lac et la mer, la Judée, la Galilée... Autour des champs de bananiers, de maïs, des orangeries... Le blé de la Galilée... Au sud, Jérusalem, vers l'Orient, l'Asie, le désert... Elle était très jeune, 18 ans, 30 ans, 2000 ans... Il l'a emmenée... Répudiée pour raison d'Etat... Le sénat a parlé du danger d'un tel amour... Arrachée à lui, au désir de lui... En meurt... Au matin devant la ville, le vaisseau de Rome... Muette... Blanche comme la craie... Apparaît, sans honte aucune... Dans le ciel tout à coup l'éclatement des cendres sur des villes nommées Pompéi,

Herculanum, fait tout détruire... En meurt... L'endroit s'appelle Césarée... Césaréa... Il n'y a plus rien à voir que le tout... Il fait à Paris un mauvais été, du froid, de la brume...

Texte 4. Nathalie Azoulai, *Titus n'aimait pas Bérénice*, incipit (2015)

(Titus n'aimait pas Bérénice alors que Bérénice pensait qu'il l'aimait. Titus n'aimait pas Bérénice alors que tout le monde a toujours pensé qu'il n'avait pas le choix et qu'il la quittait contre sa propre volonté. Titus est empereur de Rome, Bérénice, reine de Palestine. Ils vivent et s'aiment au Ier siècle après Jésus-Christ. Racine, entre autres, raconte leur histoire au XVIIe siècle. Mais cette histoire est actuelle : Titus quitte Bérénice dans un café. Dans les jours qui suivent, Bérénice décide de revenir à la source, de lire tout Racine, de chercher à comprendre ce qu'il a été, un janséniste, un bourgeois, un courtisan. Comment un homme comme lui a-t-il pu écrire une histoire comme ça ?)

Titus mange goulûment. Il a une faim proportionnelle à l'énergie que lui demande ce moment. Bérénice ne touche pas à son plat. Elle reste immobile, le regard fixé sur son assiette. Puis elle pleure. Il la prend dans ses bras. Elle veut s'en aller, il la retient. Quel monstre suis-je ? dit Titus en essuyant une dernière fois les pleurs de celle qu'il a tant aimée, mais sa décision ne change pas. Titus aime Bérénice et la quitte. Titus quitte Bérénice pour ne pas quitter Roma, son épouse légitime, la mère de ses enfants. Titus n'aime plus Roma depuis longtemps mais elle est courageuse, vaillante, compréhensive, alors pour ne rien changer, ne rien détruire, Titus s'avance vers Roma et dit, reprends-moi, et Roma, qui ne supporte pas qu'il abandonne ainsi le château de leurs années, le reprend. Le soir où Titus la quitte, Bérénice ne peut plus se tenir debout. Sitôt rentrée, elle s'allonge. Mais même à l'horizontale, elle se sent encore très longue, très instable. Tout tourne autour d'elle et soudain son estomac se soulève. Mais elle ne parvient pas à vomir. Elle se recouche, et là sa nausée revient de plus loin encore, d'une zone du ventre plus enfouie, plus sourde, qui, d'habitude, ne se manifeste pas, ne gagne pas la surface. Elle ne sait pas encore que le fiel est l'autre nom de la bile mais comprend que les profondeurs du corps et de l'âme se logent au même endroit. L'abandon de Titus, c'est une tache noire sur sa peau. « Adam avant le péché était un diamant, et après le péché il est devenu un charbon », écrit Saint-Cyran, le complice de Cornélius Jansen.

On dit qu'il faut un an pour se remettre d'un chagrin d'amour. On dit aussi des tas d'autres choses dont la banalité finit par émousser la vérité. C'est comme une maladie, c'est physiologique, il faut que l'organisme se reconstitue. Un jour, tu ne te souviendras que des bons moments (la chose la plus absurde qu'elle ait entendue). Tu en ressortiras plus forte. Tu dis que tu n'aimeras plus jamais mais tu verras. La vie reprend toujours ses droits. Etc. Ces phrases lui arrivent, la recouvrent, la bercent. Pour être tout à fait honnête, elle a besoin de ce babil de convalescence. Toutes ces langues qui font bruir autour d'elle l'empathie, l'universalisme et le pragmatisme lui sont un lit de feuilles où déposer son misérable corps. Et cependant, elle aspire parfois au silence complet, à un cercle de proches au centre duquel elle viendrait s'asseoir, pour qu'on la regarde et qu'on l'écoute sans un mot. Et puis, un jour, au milieu d'une autre confession que la sienne ou en réponse à la sienne, elle entend, *Quel ne fut mon ennui dans l'Orient désert !* La voix est grave, le regard vague, la poitrine mobilisée. C'est touchant et c'est pathétique. C'est singulier et c'est choral, cette voix en appelle une autre qui en appelle une autre, à l'infini. Elle sourit. (...)

Racine n'a écrit que douze pièces. En comparaison, Corneille en a écrit trente-trois, Molière une trentaine également. À cette époque, même les auteurs mineurs sont prolifiques. Ses deux dernières tragédies, Racine ne les a écrites que parce qu'on les lui a commandées, sinon il se serait arrêté à dix. Les questions commencent. Pourquoi a-t-il écrit si peu ? Qu'a-t-il fait du reste de ses années ? Rimbaud dit de lui qu'il est le pur, le fort, le grand. (...)

Ne va pas t'imaginer des choses sur lui ! La prévient-on quand elle se demande qui au fond était ce type qui a si bien su décrire l'amour des femmes. Rien, elle n'imagine rien, sinon qu'il avait tout pour vivre sans créer Bérénice mais qu'il l'a créée. Eh bien quoi, Bérénice ? Tu ne vas quand même pas te prendre pour elle ? Elle rougit, se contente d'avouer qu'elle voudrait se faire de Racine un frère de douleur, que ça l'aiderait. On sourit, on s'étonne. Elle y va de sa devise, tout ce qui peut apaiser le chagrin est bon à prendre. On est d'accord, on l'encourage. Elle recense les adjectifs que lui rapportent ses premières recherches. Racine était janséniste, courtisan, poète tragique, académicien, historiographe, bourgeois, ambitieux, voluptueux, chrétien, disgracié.

Puis elle tente de résumer les intrigues de ses pièces : Phèdre aime Hippolyte qui aime Aricie. Oreste aime Hermione qui aime Pyrrhus qui aime Andromaque qui aime Hector. Néron aime Junie qui aime Britannicus. Roxane aime Bajazet qui aime Atalide. Il lui arrive de se tromper, de confondre les protagonistes ou d'hésiter. Antiochus aime Bérénice qui aime Titus qui aime... Elle finit par mettre le nom de Rome, avec dans sa main la sensation d'une fatalité obscure, qui tâte dans le noir, n'attrape rien, ne tient rien. A ne peut jamais aimer B et en être aimé en retour. Cet acharnement contre la réciprocité la console certains jours comme s'il proclamait le contraire impossible, incompatible avec la nature humaine. Son malheur prend place dans un cortège millénaire quand son bonheur eût fait d'elle une exception, un monstre : Bérénice aime Titus qui aime Bérénice. Allez, arrête, ne touche pas à Racine. On la met encore en garde avec gravité. Tu t'y casseras les dents. Tes pauvres petites mains n'empoigneront jamais ce marbre. Racine ne t'appartient pas, Racine, c'est la France. Mais elle veut y toucher, y mettre les mains justement. C'est un défi plein de dépit. C'est un pari. Si elle comprend comment ce bourgeois de province a pu écrire des vers aussi poignants sur l'amour des femmes, alors elle comprendra pourquoi Titus l'a quittée. C'est absurde, illogique, mais elle devine en Racine l'endroit où le masculin s'approche au plus près du féminin, rocher de Gibraltar entre les sexes. Mais cela, elle ne l'avoue pas. Officiellement, elle veut quitter son temps, son époque, construire un objet alternatif à son chagrin, sculpter une forme à travers son rideau de larmes.